

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée , tous les cinq jours ; le 15 , avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois , 18 fr. pour six , et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LA TOILETTE SENTIMENTALE.

J'étois l'autre jour chez Florise , au moment de sa toilette ; et quoique son élégant marchand de modes se fit annoncer, elle voulut bien ne pas me donner congé , et me permettre d'assister à sa *parure sentimentale*. Cette association de sentiment et de chiffons me parut aussi bizarre que nouvelle ; mais la conversation de Florise et des artistes qui vinrent la mettre en état de paroître dans le monde , me mit au fait de ce qui me paroissoit d'abord inintelligible. Il paroîtroit peut-être extraordinaire à un provincial de voir une jolie femme de Paris se faire coëffer, habiller, parer par des hommes : mais un Parisien ne s'étonne point de ces choses-là ; j'ai vu quelques époux se récrier contre cet usage ; mais leurs femmes leur répondoient bientôt d'une façon irréplicable : n'avons-nous pas eu de tous les tems des hommes pour nous chausser , et croyez-vous qu'une femme ne tienne pas autant à être bien mise que bien chaussée. D'ailleurs, les modes du jour ne sont pas des choses aussi légères qu'on le pense : aujourd'hui , par exemple , je veux me mettre à l'étrusque , je le dis à mon perruquier ; ne faut-il pas que ce soit un homme instruit , qui , par ses recherches à la Bibliothèque , connoisse à l'instant le genre de coëffure du pays dont je lui parle ? ne faut-il pas qu'il sache si nos cheveux postiches doivent être artistement bouclés , négligemment rabattus ou sévèrement relevés ? Que diroit-on d'un ignorant qui , quand une femme porte une robe grecque , iroit la coëffer à la française , à la romaine , etc. etc. ? Ne faut-il pas aussi que son cordonnier lui fasse , suivant la circonstance , des sandales ou des brodequins , des souliers ronds ou pointus , de prunelle ou de brocard . non-seulement à la mode du pays indiqué , mais même suivant telle ou telle époque de l'histoire ? Ne faut-il pas que la personne qui veille aux petits détails , comme ceux des bijoux , des bas , des boucles d'oreilles , soit en état de les assortir au reste du costume ? ne doit-elle pas savoir que telle parure exige une chemise , et que l'autre la proscriit absolument ? Par exemple , je veux me mettre comme Didon , dit une femme jolie

et malheureuse : il faut que sa femme-de-chambre sache que la robe de la princesse se relevant jusqu'au genou , elle doit porter un pantalon de serge couleur de chair , et qu'il seroit très-ridicule que la robe relevée , au lieu de montrer les formes , laissât voir le pan d'une chemise française : ainsi donc , vu la profondeur des recherches qu'exige la parure d'une belle , les élégantes ne peuvent plus avoir pour femmes-de-chambre que des hommes. Voilà pour la toilette en général : passons à la toilette sentimentale.

Ne coupez pas ces cheveux , disoit Florise à son perruquier ; laissez-les flottans et émêchés , c'est plus mélancolique ; attachez-les derrière à moitié , qu'une mèche soit relevée par le peigne , et que l'autre tombe flottante , c'est d'un négligé plus moral. — Des diamans , Madame ? En mettrai-je au travers de vos mèches ? Eh ! non , non , des perles , quelques escarboucles par-ci , par-là , c'est plus religieux. Ah ! j'entends , Madame veut que dans sa coëffure , le négligé cache l'art , et que la douleur paroisse plus que le goût. — C'est cela , et l'instant d'après Florise eut la coëffure la plus morale , la plus religieuse , la plus désespérée possible : tels étoient du moins les termes dont se servoit M. Du Crochet , son artiste coëffeur.

Bientôt après , son artiste cordonnier procéda à l'arrangement des pieds et des jambes ; il couvrit les unes d'une paire de bas d'un blanc sale , où se trouvoient au lieu de deux coins deux cyprès , et sur le soulier gris étoit dessiné , à l'encre de la Chine , un médaillon , sur lequel on voyoit une Vestale faisant un sacrifice. — Quelle chaussure , s'écrioit Florise , comme c'est triste ! quel soulier sensible et vertueux !

Ensuite vint le marchand de modes ; le corset qu'il mit à la belle étoit noir et moins élastique que les corsets ordinaires , afin que , jusqu'à la gorge , tout eût l'air oppressé et douloureux. Une robe de crêpe blanc accompagne merveilleusement un jupon de satin noir ; et quand elle fut mise , la belle ne put s'empêcher de dire : — *Vrai , cette robe est pleine de larmes*. Enfin , une bordure de feuilles de cyprès , adaptée au bas de la taille , et tout autour de la robe de crêpe , acheva de rendre le costume de la belle tout-à-fait solitaire et attendrissant : telles étoient les expressions de M. Crépon ; et c'est ainsi que la belle , en mettant une rose blanche sur son sein , acheva de me mettre au fait , en disant : — *A merveille ! voilà la parure la plus sentimentale* qu'il soit possible de trouver.

Une fois instruit de ce que c'étoit qu'une toilette sentimentale , je voulus aussi savoir quel en étoit le but , et je demandai à Florise où elle alloit ainsi vêtue. — Mon cher ami , me dit-elle , je vais à une quête : quêter est maintenant à la mode , et c'est un privilège qui des moines mendians est passé aux jolies femmes. — Iriez-vous par hasard quêter pour la famille de ce pauvre artisan qui s'est noyé , et laisse une famille nombreuse et une jeune femme sans ressource et sans espoir ? — Non , mon

ami. — Est-ce pour ce savant qui s'est ruiné en faisant une découverte utile à l'humanité? Est-ce pour cet honnête bourgeois, victime d'une frauduleuse banqueroute; seroit-ce pour ces ouvriers qu'un affreux incendie vient de réduire à la dernière misère? — Non, mon cher, rien de tout cela: je vais quêter pour ce parasite aimable qui fait rire la bonne société à ses dépens, qui chante, danse, mange et mistifie à ravir, et qui l'autre jour en tirant un feu d'artifice pour une de mes amies, s'est fait un peu de *bobo* au doigt de la main gauche, ce doigt qui lui est si utile, avec lequel il fait toutes sortes de lignes, de parades, de figures sur le mur et mille autres bêtises délicienses qui nous font rire comme des folles: c'est pour lui que je vais quêter, et je veux commençant par vous, que vous me fassiez votre aumône. — Madame, je n'ai que 27 francs dans ma poche. — Eh bien, donnez. — Doucement, voilà un petit écu que je donne au bouffon, plus pour vous que pour lui; quant aux 24 francs qui me restent, je vais les donner aux pauvres incendiés. — Et voilà Elise qui me boude et qui veut absolument que je donne le louis à son bouffon de société, et qui prétend que c'est assez du petit écu pour les incendiés. Allez, me dit-elle à deux ou trois fois et d'un air très en colère, vous êtes un homme dur et sans âme, vous n'avez pas plus de sensibilité qu'un tigre.

Cependant je résistai à Florise; car je vis bien que les uns placent le sentiment au cœur, et les autres dans leur parure.

C*** N**.

RÉFLEXIONS philosophiques sur l'Amour.

L'affection de notre ame dont je vais parler dans cet article, est ce sentiment qui met l'homme aux genoux de la beauté; c'est ce feu qui anime et brûle l'Univers.

L'amour du plaisir est le principe du penchant qu'un sexe a pour l'autre: ainsi la passion de l'amour part, comme l'amitié, de l'amour de nous-mêmes.

Les jeunes-gens sont fortement attirés vers les femmes, qui, de leur côté, sont aussi forcées de céder à ce doux penchant; mais cette tendre passion, loin d'être un mal en elle-même, est le *stimulus* de toutes les vertus humaines. Les beaux-arts lui doivent leur origine. Nous n'avons qu'à jeter les yeux sur nous et sur ceux qui nous ont précédés, pour reconnoître l'activité de son influence. Ouvrons le livre du tems, et nous verrons que l'amour électrisa toujours l'Univers. Nous disons l'Univers; car l'homme ne jouit pas seul de cette influence, tous les animaux sont soumis à la douceur de ses loix; si les plantes mêmes en étoient exemptes, pourquoi la botanique distingueroit-elle les deux sexes dans le règne végétal? pourquoi, dis-je, de certaines plantes auroient-elles besoin d'être deux pour se conserver?

Puisque l'amour est un sentiment qui nous fait rechercher les objets que nous croyons propres à contribuer à notre bonheur, il

est de toute vérité que ce sentiment fait les délices de notre existence, dès que nous avons trouvé l'objet qui nous convient, et que nous le regardons comme une partie de nous-mêmes.

Nous passons tout le tems de notre enfance à étudier les rapports qui sont entre nous et ce qui nous entoure. Le sentiment de l'amitié se développe à mesure que les besoins se font sentir ; mais la passion de l'amour ne se manifeste qu'à un certain âge. Cet effet de la sensibilité physique vient perfectionner les grâces de la jeunesse, en lui donnant une nouvelle existence.

Aux jeux innocens de l'enfance succède, sans qu'on y pense, un trouble indéfinissable dans le cœur de tous les êtres. Le jeune homme trouve moins de goût dans la société de ses compagnons, qui, comme lui, sentent un nouveau besoin irrésistible. La jeune fille commence à s'ennuyer des leçons de sa bonne ; sans déceler la cause de ses inquiétudes, elle pousse sans cesse des soupirs ; elle voit sa gorge s'arrondir sans en deviner la cause ; par un changement subit, elle devient timide en société, elle a perdu cette étourderie enfantine qui savoit s'égayer d'un rien. Son teint prend un coloris beaucoup plus vif ; tout son être brûle d'un feu qu'elle ne connoit pas. . . . Hélas ! elle n'ose plus fixer personne.

Cependant cet état d'ingénuité n'est pas de longue durée, et son altération est plus prompte dans les villes qui offrent tant de moyens propres à développer les passions. Il survient une circonstance qui découvre enfin à la jeunesse, la source des maux qu'elle éprouve : elle connoit les charmes de l'amour.

C'est de l'objet que nomme et choisit ce premier sentiment de l'amour, que dépend très-souvent le bonheur ou le malheur de la vie. Heureux celui qui n'est pas égaré par son premier mouvement de sensibilité ! les amans sont-ils vertueux et dignes l'un de l'autre, ils connoîtront les charmes de l'amour. (*Lorsque je dis qu'ils goûteront les charmes de l'amour, je n'entends pas parler de cette volupté qui n'est qu'un effet du libertinage.*)

Une voix secrète leur parlera sans cesse de l'objet qui leur est cher ; ils sauront trouver le comble de la jouissance dans un serrement de main ; leur tendresse trouvera de vives expressions jusque dans leurs regards ; une lettre de la personne adorée fera le bonheur de celui qui la recevra ; enfin tous leurs momens seront marqués par des plaisirs purs et nouveaux. Ah ! fortuné *Saint-Preux* ! tu n'attends pas, pour sentir la volupté, le moment où la sensibilité physique et morale d'*Héloïse* lui coûta sa vertu ! . . .

Un amour pur et sincère conduit toujours à l'hymen le plus fortuné ; car, enfin, le but de la nature n'est pas que les amans s'en tiennent à ce sentiment, qui n'est guère de longue durée que dans les romans. C'est bien à tort que quelques-uns prétendent que les flambeaux de l'amour s'éteignent au moment qu'on allume ceux de l'hymen ; est-il, en effet, de lien plus doux que celui du mariage lorsqu'il unit deux personnes qu'aucun vil motif d'in-

térêt n'a conduit aux pieds des autels ? on connoitra toujours le plaisir tant qu'on n'aura que la tendresse et la vertu pour guides.

Le penchant des deux sexes à se chercher, est une preuve du besoin de se trouver ; mais il prouve en même tems la difficulté de l'assortiment. Pourquoi de nos jours tant de liaisons malheureuses ? c'est que l'un des amans n'est pas digne de l'autre. Cet accord est très-difficile à trouver, dans le malheureux siècle où nous vivons ; aussi voit-on plus d'un exemple d'inconstance. Pour faire ce qu'on appelle une parfaite liaison de cœur, il faut que la tendresse soit réciproque, et que l'amitié soit toujours compagne du tendre amour.

P. P. . . . L.

COUPLETS

*Chantés à la Fête de Madame Marie B***, le jour de l'Assomption, 27 Thermidor an 11.*

Air du petit Matelot.

J'aime beaucoup votre patrone,
Et viens avec vous la fêter.
Douce, modeste, affable et bonne,
Je vous vois en tout l'imiter.
Auprès de vous, belle Marie,
Le bonheur, entr'ouvrant le ciel,
Donne, en ceux qu'il béatifie,
Mille rivaux à Gabriel.

Votre sexe vous doit un cierge,
Car vous prouvez, évidemment,
Que l'on peut, quoique toujours vierge,
Accoucher d'un fort bel enfant.
Ah ! ne rougissez point, Marie,
Si je mets ce miracle au jour :
Vierge encore, je le parie,
Vous fûtes mère de l'Amour.

BANSET.

ILLUMINATIONS.

Les aimables du jour trouveroient les plaisirs des aimables d'autrefois très-ridicules ; leurs fils leur rendront la pareille. Tous cependant ont cru, croient et croiront avoir eu le ton par excellence. Le bon ton du jour est pourtant l'antipode du bon ton d'autrefois : il faut donc que l'un ou l'autre soit mauvais. Non ; car ni les uns ni les autres n'ont eu que le ton qu'ils vouloient avoir. Quand ils disent bon ton, il faut traduire caprice ; le tout est de savoir leur langue. J'ai vu les cercles d'aujourd'hui : nulle ressemblance avec les cercles regrettés par nos vieillards. Tout est changé, décorations, illuminations, ameublemens : les bougies sont d'usage encore ; mais il leur associent des lampes dont le foyer est énorme, et dont l'éclat est tempéré par des espèces de ballons

de gaze. Cela rappelle la manière dont les palais sont éclairés dans un certain pays habité par des hommes volans, pays charmant créé par l'imagination d'un romancier, où les deux sexes, doués des plus beaux yeux du monde, ne les ont reçus de la nature que pour exprimer l'amour, et non pour supporter la lumière; et où, par conséquent, règne une nuit éternelle. Ces lampes, habillées d'une gaze dont le voile diaphane laisse deviner la lumière, à-peu-près comme la gaze des vêtemens permet de pressentir les appas, sont multipliées avec profusion : tantôt elles décorent les cheminées, tantôt des candélabres les supportent, comme dans l'*atrium* des palais de l'antiquité; ici elles brillent sur des consoles du siècle de Léon X; là elles font scintiller les cristaux des lanternes anglicanes suspendues aux plafonds. Dans les boudoirs, autres mœurs, autres usages; les lumières sont déposées dans des vases d'albâtre. Ils trouvent mystérieuse cette clarté qui n'est que douteuse : elle convient, disent-ils, à l'amour. Est-ce que le dôme des bosquets n'est pas mystérieux? ne convient-il pas aussi à l'amour? on y voit cependant. Mais peut-être ont-ils raison de chérir cette obscurité dans leurs boudoirs : ne seroit-ce pas à leurs Belles, bien plus qu'à l'amour qu'elle convient? Je ne sais; mais cette espèce de clarté mourante me glace plus qu'elle ne m'inspire : elle est froide comme l'albâtre qui la dispense; elle donne à tous ces boudoirs la pâleur des tombeaux. Pourquoi non? ils sont souvent le tombeau de la vertu.

L. V.

M. Vassili de Ponchklin, littérateur russe, vient de publier quelques chansons qu'il a traduites de la langue de son pays. Nous allons en citer quelques fragmens, pour faire connoître l'esprit de la nation.

I. Douce alouette, toi qui nous annonces le printems par tes chants mélodieux, répète ce que je vais te dire!

Un jeune homme, beau comme l'amour, étoit enfermé dans une tour obscure; il écrivit à ses parens : Mon père respectable, ma tendre mère, je suis dans les fers, rachetez votre fils unique! Le père et la mère répondirent que leur fils n'étoit point un méchant forçat; ils ont renié leur enfant.

Douce alouette, toi qui nous annonces le printems par des chants mélodieux, répète ce que je vais te dire!

Le jeune homme écrivit à sa bien-aimée : fille aimable, maîtresse chérie, rends-moi ma liberté, je suis dans les fers, rachète-moi! La jeune fille reçoit la lettre et l'inonde de ses larmes; apportez, s'écrie-t-elle, apportez mes clefs d'or, ouvrez mes coffres d'argent, envoyez mes pierreries à mon bien-aimé; qu'il soit heureux et qu'il soit libre, l'ami que mon cœur a choisi!

II. Beau jardin, toi qui fais mes délices, d'où vient que tu fleuris si vite, et que tu te fanes sitôt? d'où vient que tu couvres la terre de tes feuilles?

Je n'entends plus que la voix du rossignol, dont les tendres

chansons navrent mon cœur de tristesse ! Hélas ! ce cœur sensible brûle sans feu , et se consume sans flamme !

Mon bien-aimé est toujours présent à mes pensées. Je l'ai connu et je l'ai aimé. Qui n'auroit pas fait comme moi ? On aime sans peine , mais on oublie difficilement , on se sépare avec douleur ! un instant m'a donné un amant chéri ; des siècles ne suffiroient pas pour l'effacer de ma mémoire !

III. Camarades ! qui jusqu'à présent pouvoit pénétrer dans nos sombres forêts ? pas même le vautour vorace , pas même l'aigle au plumage d'ébène. Eh bien , camarades , on voit une grande route au milieu de la forêt. Un jeune homme a voulu la traverser ; c'étoit au lever du soleil , au coucher de la lune pâle et tremblante.

Il est mort , le téméraire ! Il est là , tué dans la plaine. Sa tête est fracassée , son cœur est percé d'une flèche ; les roseaux lui servent de lit , les bruyères d'oreiller ; sa couverture est une nuit d'automne , une nuit froide et orageuse !

Trois hirondelles ont volé vers le jeune homme. La première s'est placée sur sa tête , la seconde sur son sein d'albâtre , la troisième sur ses pieds agiles.

La première hirondelle , c'étoit sa tendre mère ; la seconde , une sœur chérie ; la troisième , sa jeune épouse. Elles ont enlevé son corps inanimé ; elles l'ont emporté dans leur château aux tours majestueuses.

Les larmes de la mère ressemblent au débordement d'un fleuve ; celles de la sœur , au cours d'un ruisseau rapide ; celles de la jeune épouse , à la rosée.

La rosée se séchera à l'approche du soleil , la jeune épouse se remariera et oubliera son bien-aimé (1).

IV. Un jeune homme se promenoit sur les bords de la Mosca Reca. C'étoit au lever du soleil. Il regardoit les murs qui renfermoient sa bien-aimée , et se disoit tristement : Tous les oiseaux se sont réveillés ; ils se sont couverts de leurs ailes , et ma bien-aimée dort encore d'un profond sommeil ; sans doute que je ne suis point présent à ses pensées , sans doute que dans ses rêves elle ne voit point son ami ; et moi , hélas ! je n'existe point sans ma bien-aimée , je gémis et je souffre quand je ne la vois point.

La jeune fille sort du château ; son visage est inondé de larmes , ses beaux yeux sont éteints , ses bras d'albâtre n'ont plus de force. Mon ami , dit-elle à son bien-aimé , je viens te dire adieu... adieu pour toujours ! je sais que mes paroles navreront ton cœur de tristesse , mais le sort nous sépare , et je dois obéir. Hier , mes parens m'ont fiancée , aujourd'hui l'on me marie ; je t'aimerai toujours , ô mon ami , mais je serai fidèle à mon époux (2).

(1). Cette romance a été faite sous le règne du czar Iwan Vassilieurtche Grosnoy , que les étrangers appellent communément Basilide. Et elle se chante encore.

(2). On attribue cette romance au czar Pierre-le-Grand ; le fait est qu'il aimoit beaucoup à la chanter.

Le mot de la Charade insérée dans le numéro dernier, est *Parcelle*.

Le mot du Logogriphe, est *Chaîne*, où l'on trouve *haïne*, *Caen*, *Nice*, *ce*, *Cain*, *aie*, *âne*, *ah! aïne*, *Ain*, *hai-*, *chien*, *cane*, *niche*, sous six acceptations, *hic*, *Chine* et *an*.

M E S.

Les perles et les camées sont les ornemens presque exclusifs des coëffures en *à la mode*. Ce n'est point la saison des plumes et l'on emploie peu de fleurs. Les camées - coquilles se voient sur les cintres des peignes, sur les têtes d'épingles et sur les plaques des colliers. Quelquefois la coquille sur laquelle la gravure forme relief, est amincie au point que le fond paroît bleuâtre; souvent aussi, gravure et fond sont d'un blanc pur. Les cheveux postiches, associés au toupet naturel ne s'appellent point perruque, mais *cache-folie*. La touffe de cheveux, sur le devant de la tête, quoique composée d'un grand nombre de crochets, est plus plate que de coutume. Les crochets qui bordent le visage sont larges et plats. A gauche, un peu au-dessus de la tempe, est une séparation qui interrompt cette bordure de crochets. Chez les modistes on voit des capotes, qu'elles appellent de crêpe bombé, parce que les pois en satin, collés sur le crêpe blanc, ne sont pas collés à plat, mais bombés. Le blanc, particulièrement pour les rubans, est plus en vogue qu'aucune couleur. Sur du taffetas blanc, violet foncé ou vert, on coud, de distance en distance, des bandes de paille, prises sans doute dans les retailles des chapeaux; c'est-là, suivant la largeur, ce que l'on nomme gance de paille, ruban - paille: de ce composé bizarre, ont été faits plusieurs chapeaux qui se sont trouvés du goût de femmes très-élégantes. Les capotes d'organdie se soutiennent. On continue aussi d'employer des rubans écrus. Les schalls longs sont ceux qui ont le plus de vogue: comme leur destination n'est pas précisément de garantir du froid, on les porte en corde, en sautoir, en écharpe. Ces jours de fête, l'on a vu beaucoup de demoiselles de la classe marchande en robe blanche sans queue, et un fichu de soie rouge ou amaranthe sur le cou, ceinture par-dessus la touffe de cheveux sur le devant de la tête, le reste rassemé en une seule natte, ou tondue.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N°. 492.

Sur cette gravure la Mode est plutôt mitigée qu'exagérée; au col est suspendue une lorgnette. Incessamment nous donnerons le costume d'un très-jeune homme.

L'Auteur d'un article qui nous a été adressé par la petite poste, le 25, est invité à nous envoyer son adresse, afin que nous puissions lui faire parvenir cette Feuille.